

19. L'art est un consensus

Le restaurant étoilé racheté par l'oncle d'Amérique de Simon, dix minutes avant de passer l'arme à gauche voguait vers sa troisième étoile.

Le magasin de quincaillerie de l'oncle colporteur, décédé d'une perforation de l'estomac après avoir pris des semences de tapissier pour des clous de girofle, prenait de l'expansion vers le bricolage particulier et le jardinage.

La chaîne de radio et de télévision commençait à faire référence dans le monde du journalisme.

Autant d'entreprises appartenant à Simon qui ronronnaient de prospérité, je ne parle évidemment pas des Carrières du Barroux qui relevaient de l'humanitaire. Après toutes ces réussites commerciales, une petite incursion dans le monde de l'art ne devait pas surprendre et Simon avait ouvert une galerie de peinture.

Il acheta la boutique dans le quartier le plus branché de la Sous-Préfecture, celui des notaires, des dentistes, des pédiatres, des psychanalystes, des ostéopathes et des antiquaires.

Il rechercha, pour la tenir, quelqu'un qui s'y connut en peintures. Il rencontra un peintre, amateur éclairé, qui avait fait les Beaux-Arts. Il avait été guide conférencier dans divers musées, commissaire-priseur dans des salles des ventes réputées et avait commis quelques ouvrages sur différentes écoles de peinture. S'il y avait un type qui s'y connaissait dans le département, c'était lui.

Et s'il y avait un type à qui il ne fallait surtout pas confier une galerie, c'était précisément lui aussi. Tous les notaires, dentistes, pédiatres, psychanalystes, ostéopathes et antiquaires qui avaient accroché à leur mur l'unique toile qu'ils lui avaient achetée pour faire plaisir à Simon, ne remirent plus les pieds dans sa galerie.

Ces toiles faisaient partie de l'œuvre d'un artiste paysager local, doué d'un joli coup de pinceaux que tout le monde connaissait. Aussi, les notables locaux le tinrent en piètre estime : un gars de

chez eux !

On voulait bien faire un geste mais cela ne pouvait que ne rien valoir. Pourtant on hésita, on se tâta, on s'entregarda du coin de l'œil pour deviner ce qu'on en pensait et penser de même.

Et puis, lorsque l'on fut sûr de l'opinion générale, on se rangea à grand bruit derrière elle, le peintre fut étiqueté ringard et ringard celui qui lui trouverait quelque qualité.

On poussa sur le devant ceux qui sauraient le mieux démontrer sa ringardise et on se répéta leurs arguments à l'envie, on se les échangea, se les compara et enfin quand on fut sûr que l'on avait tous les mêmes, on rangea les toiles au fond d'un débarras où on les oublia.

Après cette première vente massive, le gérant de la boutique, qui se frottait déjà les mains avec satisfaction en se disant que les affaires marchaient du feu de dieu, n'en vendit plus une.

Après deux mois, Simon comprit son erreur. Il remercia le gérant pour avoir fait ce qu'il pouvait et changea son fusil d'épaule.

Deux mois plus tard il rouvrait la boutique avec, à sa tête, un gars qu'il avait trouvé dieu sait où et exposait les toiles d'un peintre du même pays qui vous faisaient un choc quand vous les regardiez sans précaution. Et un autre choc quand vous regardiez les prix.

À nouveau, les notables du coin furent mis en demeure de se faire une opinion et cela les laissa désorientés et inquiets. Cependant, ils crachèrent de nouveau au bassinet lors du vernissage en se trouvant des arguments réversibles dans le cas où l'artiste aurait déjà quelque notoriété en dehors de la Sous-Préfecture. On n'est jamais trop prudent.

Ils se persuadèrent donc qu'il était de leur devoir de faire du mécénat sans arrêter de jugement sur l'œuvre. Le gérant de la galerie passait ses journées sur son ordinateur en faisant mine d'être débordé. En réalité, il jouait au solitaire, à freecell et autre démineur pour passer le temps. Mais cette fois-ci, le temps était minuté.

Un mois pile après le vernissage, le gérant éteignit son ordinateur, mit le carnet de chèque dans sa poche et, sans état d'âme, fit ce que lui avait ordonné Simon : il retourna voir le notaire, le dentiste, le pédiatre, le psychanalyste, l'ostéopathe et le couple d'antiquaires.

Au notaire, il proposa de lui racheter son tableau, le prix qu'il l'avait payé. Ce dernier fut persuadé, qu'en plus d'en être débarrassé, il faisait une bonne affaire.

Gonflé de sa superbe, il téléphona à ses pareils pour se vanter de la transaction. Le commercial continua sa tournée et alla voir le dentiste, pour lequel il dû proposer le double, puis le psychanalyste, qui en exigea trois fois son prix, l'ostéopathe, quatre, et cinq pour les antiquaires qui étaient de vraies hyènes en affaires.

Le notaire, le dentiste, le psychanalyste, l'ostéopathe l'apprirent, s'avisèrent qu'ils s'étaient peut-être précipités sans réfléchir pour se débarrasser de croûtes pour lesquelles un spécialiste payait sans rechigner.

Sans repère, comme des girouettes dans un vent capricieux ils lancèrent des SOS auprès de galeries et d'experts qui, comme il fallait s'y attendre de la part de professionnels, réservèrent leur jugement à qui voudrait bien les payer.

Évidemment, aucun des notables ne voulut ouvrir sa bourse. Ce n'était quand même pas si compliqué de donner un chiffre ! On n'allait pas, en plus payer pour cela !

Les spécialistes restèrent donc muets et ce silence exaspéra pour le compte les compères qui crurent y déceler le paravent à une opération commerciale dont ils étaient les pigeons.

Vexés qu'on les arnaquât comme des bouseux de province, ils décidèrent de reprendre ce qu'ils estimaient leur appartenir. Mais quand ils poussèrent la porte de la galerie, le peintre n'était déjà plus à la portée de leurs bourses, ce qui les affermit dans leur conviction d'avoir été arnaqués. Ils auraient dû faire des sacrifices au-dessus de leurs moyens s'ils avaient dû payer pour acquérir à nouveau ce

dont ils s'étaient débarrassés.

Ils portèrent donc l'affaire devant la justice pour dol, estimant que l'acheteur les avait trompés sur la valeur réelle de ce qu'il leur rachetait. L'affaire embarrassa les tribunaux car les experts requis se retranchèrent derrière le jugement de l'offre et de la demande : ce n'était pas le vendeur qui fixait la valeur réelle, c'étaient les acheteurs.

Cela se sut, le bruit s'en répandit, la presse s'en empara, on en parla sur FR3 Régions, la presse parisienne s'en fit l'écho. Puis, à Londres, à New-York, à Berlin et à Barcelone, bref, dans toutes les métropoles qui comptent en matière d'art, ont bouleversé les plannings d'exposition pour un pauvre peintre inculte qui se mit à croire qu'il avait du génie.

Le seul génie de l'affaire fut celui de Simon qui avait orchestré et financé toute l'opération. Et à ceux qui tordaient le nez, pouffaient ou tout simplement passaient sans s'arrêter devant les œuvres, il suffisait de suggérer qu'ils n'y comprenaient rien en citant la phrase attribuée à Picasso par Brassai : "l'art, c'est comme le chinois, on s'y habitue mais il faut connaître du monde !", ou quelque chose d'approchant concernant le multilinguisme.

Je dois reconnaître que Simon avait mis le paquet. Pendant un mois il s'était enfermé dans un chalet sans distractions, sans télévision ni internet pour préparer sa rentrée.

Avec le concours du commercial qu'il allait mettre à la tête de sa galerie et du peintre inculte qui n'avait jamais étudié la peinture pour être sûr de conserver sa fraîcheur et qui venait de se résigner à n'être qu'un peintre maudit, il fabriqua un style, un genre, une personnalité, une façon originale de voir le monde.

Le commercial travailla l'art de dire en mots tout ce que la peinture ne parvenait pas à exprimer en traits, en formes et en couleurs. En définitive, il apprit à parler à la place de l'œuvre, comme si elle eut été muette et, donc, à en dire beaucoup plus qu'elle.

Simon et le peintre inventèrent un nouveau mode d'expression ayant pour alphabet un motif de base simple et répétitif. Tout, paysages, portraits, natures mortes était transposé en un assemblage et une interpénétration de ce motif de base. "Le monde se trouve, là, réinterprété dans une vibration quadratique proche du schlouiafzigüermoul des mystiques allemands de la contreréforme...", pour citer le texte de l'apologie de l'accrochage.

Ils cherchèrent un nom pour baptiser le nouveau Michel Ange. Ils s'arrêtèrent finalement sur François-Marie Bubon de Puvert qui alliait la consonance aristocratique au bouillonnement d'une verdure printanière qui évoquait, pour Simon, le chalet dans lequel ils s'étaient retirés afin de réfléchir au calme.

Au bout du compte, en regardant une toile de François-Marie Bubon de Puvert, on percevait d'emblée ce que le peintre avait ressenti en peignant : un grand amour pour François-Marie Bubon de Puvert.

Tout le reste, les émois du peintre, sa cosmogonie, François-Marie Bubon de Puvert as a young man, François-Marie vs Bubon de Puvert, enfin tout ce qui concernait François-Marie Bubon de Puvert était à chercher dans le texte qui accompagnait les toiles.

Le monde de l'art, évidemment ne s'y trompa pas car, en vérité, François-Marie Bubon de Puvert était un pauvre individu mais que vaut la parole d'un artiste en ce qui concerne l'art ou plus précisément la valeur marchande de l'art quand elle est fixée par des hommes d'affaires après au gain ?

François-Marie Bubon de Puvert, lui, eut préféré que ses œuvres ne soient acquises que par des amateurs éclairés par les projecteurs de l'actualité, pour ne pas dire des peuples. En vendant ses tableaux au premier venu, il avait l'impression d'avoir travaillé pour rien.

Pourtant, une fois mise sur orbite avec ce peintre improbable, la galerie de Simon avait acquis en notoriété. Les toiles qui, quelques mois auparavant, était jugé cucul, pompier, peintre du dimanche,

prenaient, accrochées aux murs de cette galerie, une profondeur insoupçonnée "qui renvoyait l'écho de notre vision intérieure du monde extérieur etc... etc...".

Alors Simon proposa au premier gérant qu'il avait congédié de reprendre la direction artistique de la galerie et celle-ci, confortée par la présence du commercial qui ne pouvait pas se tromper sur la valeur des œuvres, la valeur marchande précisons-le, prit un essor tout à fait satisfaisant et les peintres du dimanche qui y exposaient leur œuvre furent même achetés pour le simple plaisir esthétique des acheteurs qui, il faut bien en attribuer le mérite à Simon, commençaient à savoir regarder les tableaux.

Quant à Simon, lorsqu'on lui demandait de révéler les secrets et les recettes de sa réussite dans le domaine artistique, il haussait les épaules avec l'air de celui qui en sait plus qu'il ne va en dire et lâchait : " l'art est un consensus ! ".